La Grande Relève

MENSUEL DE RÉFLEXION SOCIO-ÉCONOMIQUE

VERS LA DÉMOCRATIE D'UNE ÉCONOMIE DE PARTAGE

«Vous voulez les pauvres secourus, moi je veux la misère supprimée» **V. Hugo.**

N° **1170** - décembre 2015

SOMMAIRE :

• ACTUALITÉ

page 2 Au fil des jours

JEAN-PIERRE MON *dénonce le peu de fiabilité des statistiques sur le chômage, et rappelle que l'explosion des dettes montre que la "crise" n'est pas finie.*

page 3 Quelle guerre ?

MARIE-LOUISE DUBOIN *déplore que la leçon des échecs de la politique pratiquée par G.W.Bush n'ait pas été tirée. Il faut prendre conscience du rôle joué par la montée des inégalités et voir les conséquences de la priorité toujours donnée au profit des grandes entreprises.*

• RÉFLEXION

page 6 Vers le règne des robots ?

JEAN-PIERRE MON *montre que si "le système ne change pas", l'usage des nouvelles techniques d'automatisation mène à une dramatique croissance du chômage. Il est donc grand temps que les syndicats comprennent enfin le sens de la lutte pour l'abolition du salariat…*

page 8 Toute la laideur du monde…

MICHEL BERGER *constate que le souci de la beauté d'un édifice ou d'un paysage a fait place au culte du veau d'or. Mais il voit poindre dans les mouvements citoyens une aspiration vers les fondements de ce que propose La Grande Relève.*

• UN PEU DE POÉSIE

page 11 Un conte d'hier pour notre temps

BERNARD BLAVETTE *adapte, avec quelques emprunts à la pensée de Spinoza, un conte persan du XIIème siècle,… à méditer aujourd'hui.*

page 14 La porte

RÉMY MOURIN *incite à ouvrir les portes, car le choix est entre mourir ou partager…*

• COURRIER

page 15 *extraits de lettres envoyées par des lecteurs*

PRIX en FRANCE 2,20 € ISSN : 2117-5047 *commission paritaire* N°0418 I 83051

Suppressions d'emplois

UniCrédit, la première banque italienne, va supprimer, d'ici à 2018, 18.200 postes dont 6.000 en Italie. L'opération est déjà commencée. Son directeur général explique que ce plan a pour but de «*générer des profits et de distribuer des dividendes*»[1]. Le groupe allemand Siemens va supprimer 13.000 postes dont 5.000 en Allemagne (itou). La banque britannique Standard Chartered va se restructurer en supprimant un millier de postes de direction[2]. Dans le cadre d'un «*accord global de performance*», la société française DCNS, spécialiste de l'industrie navale de défense prévoit de supprimer 1.000 postes[3]. Le groupe nucléaire AREVA prévoit de supprimer 3 à 4.000 emplois dans ses sites français[4].

Le chômage aux É-U

Nous avons souvent insisté sur le peu de fiabilité des statistiques quand il s'agit d'emploi, que ce soit en Amérique ou en Europe[5].
Martin Wolf, éditorialiste économique au *Financial Times* explique pourquoi les jeunes américains se retirent de la population active: «*En 2014, 12% des hommes américains âgés de 24 à 54 ans n'étaient ni employés ni à a recherche d'un emploi. C'est un chiffre proche du taux italien mais beaucoup plus élevé qu'au Royaume-Uni, en Allemagne, en France et au Japon. […] La performance du marché américain est donc médiocre*»[6].
A.B. Krueger[7] l'explique en constatant que de nombreux chômeurs de longue durée ont tout simplement renoncé à chercher du travail. Comment expliquer ça ? «*Les attraits de l'oisiveté ne sont pas une explication plausible dans la mesure où les Etats-Unis proposent le système d'indemnisation le moins généreux de tous les pays à hauts revenus : il n'existe pas en Amérique de salaire minimum*[8] *élevé capable d'entraver la création d'emplois ou de persuader les travailleurs non qualifiés de renoncer à en chercher[…]. En outre, les Etats Unis ont le marché du travail le moins régulé de l'OCDE*»[6]. Le faible niveau du salaire minimum et le coût élevé des transports rendent inintéressants les emplois faiblement payés. «*Ainsi, les jeunes américains sont de plus en plus nombreux à penser qu'ils ne peuvent pas gagner suffisamment bien leur vie sur le marché du travail pour faire vivre une famille*»[6]. Comme ils sont de facto exclus de la population active, il n'est pas étonnant que le taux de chômage aux États-Unis soit si faible !

Une crise sans fin

Tout au long de l'année, la dette de la Grèce (170% du PIB) a été montrée du doigt, sans doute parce qu'elle avait un gouvernement qui, bien que démocratiquement élu, ne correspondait aux "normes" de la bienséance européenne. Par contre, on a très peu entendu parler des endettements publics de l'Italie (135%), du Portugal (130%), de la France (97,5%) pas plus que de celui des États- Unis (110%) ou de celui du champion, le Japon, (230% du PIB). On a aussi oublié la dette des ménages et des entreprises qui atteignent 270% du PIB en Irlande et 222% au Danemark. Si l'on cumule les emprunts publics et privés, on constate que le fardeau des pays développés s'est alourdi de 25% de PIB au cours des six dernières années. Ce qui fait dire à l'économiste Michel Aglietta que «*le monde est plus endetté qu'avant 2008 et qu'aucune des mesures prises depuis n'a réglé le problème : cela signifie que la crise est loin d'être finie*»[8]. Ne nous désespérons pas pour autant : la dette des États a toujours existé (voir *Dette, 5.000 ans d'histoire* de David Graeber) et n'oublions pas, comme on veut trop souvent le faire croire, qu'un État n'est pas un ménage : il ne rembourse jamais sa dette entièrement, les générations futures n'auront donc jamais à payer l'intégralité des emprunts d'aujourd'hui.

TTIP

Le partenariat trans-pacifique de Coopération économique (TPP) nous donne un avant goût de ses délices. Signé le 5 octobre dernier par douze pays riverains du Pacifique, il est cependant critiqué pour de multiples raisons, dont notamment les généreuses concessions faites à l'industrie pharmaceutique.
Selon Médecins Sans Frontière, le TPP passera à la postérité comme le pire accord commercial qu'aient pu signer les pays en voie de développement en ce qui concerne l'accès aux médicaments. Le TPP étend en effet la durée des brevets des médicaments de marque ("*medicaments princeps*") ce qui retarde d'autant l'entrée des génériques sur leurs marchés et provoque automatiquement une augmentation des prix des médicaments.
Qui plus est, le TPP a imposé l'obligation de respecter les brevets couvrant les médicaments de marque à des pays qui jusque-là en étaient dispensés. Ce sera désormais le cas du Pérou, du Vietnam, de la Malaisie et du Mexique, qui devront donc payer leurs médicaments plus cher pendant plus longtemps.
D'autres pays comme le Canada verront les prix de leurs médicaments augmenter.
Ironie du sort, on apprenait le jour même de la signature du TPP que parmi les trente premières entreprises américaines qui placent leurs avoirs dans des paradis fiscaux, neuf sont des entreprise pharmaceutiques dont Pfizer (74 milliards de dollars) et Merck (60 milliards)…

Jean-Pierre MON

1 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 13/11/2015

2 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 12/10/2015

3 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 13/10/2015

4 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 30/10/2015

5 *Voir notamment GR 1168, octobre 2015*

6 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 12/11/2015

7 Professeur à l'université de Princeton, ancien président du Conseil des conseillers économiques du président des É-U.

8 *Le Monde, Economie et Entreprise,* 22/9/2015

Quelle guerre ?

La barbarie des assassins du 13 novembre nous a tous atterrés. On a beau avoir compris qu'on vit une fin de civilisation, on ne peut pas ne pas réagir en voyant la violence de cette agonie.

On ne peut pas non plus se résigner au point de cesser de répéter que cette évolution n'est pas une fatalité et qu'un autre monde reste possible… tant qu'on peut l'imaginer.

La situation prête pourtant au désespoir. D'abord parce qu'en déclarant «*La France est en guerre*» les mesures prises par le gouvernement sont semblables à celles du *Patriot Act* prises par G.W. Bush après le 11 septembre 2001. Ce qui signifie que les échecs successifs de cette politique en Afghanistan, en Irak, en Libye, n'ont pas servi de leçon, que l'escalade de la violence va continuer, menant à de nouveaux échecs, probablement de plus en plus graves.

Croire qu'on va pouvoir régler un conflit en y intervenant par la force est toujours une lourde erreur. Fatale quand ces conflits s'appuient sur des croyances qui remontent à plusieurs siècles, et qu'ils font rage depuis des décennies.

Sans entrer dans les tenants et les aboutissants de ces combats au Proche-Orient, obscurs pour nous, sans chercher à savoir le rôle qu'y joue le commerce du pétrole et des armes, on peut prévoir un double échec de la politique menée par la coalition souhaitée par Hollande. Là-bas, parce que les bombardements, qui ne peuvent pas épargner des civils, vont attiser la haine de ces derniers envers "l'Occident"ce qui les incitera à renforcer l'OEI. Et ici, parce que les mesures policières, s'ajoutant au climat de peur créé par les attentats terroristes, ne peuvent que renforcer la confusion et l'hostilité envers des musulmans qui n'y sont pour rien, ce qui va pousser certains d'entre eux à se retourner contre ceux qui les accusent à tort. On peut s'attendre à voir l'OEI y gagner partout en influence. Nul ne peut affirmer que cette organisation agit pour provoquer précisément ces effets, mais en ripostant de cette façon, la coalition occidentale témoigne d'une absence de réflexion que les échecs de Bush auraient pu leur éviter.

Comment parvenir à la paix ?

Un an après les attentats de New-York, une excellente analyse et des propositions intelligentes avaient été présentées dans un ouvrage signé par René Passet et Jean Liberman. Il s'agit de *Mondialisation financière et terrorisme. La donne a-t-elle changé depuis le 11 septembre ?* que j'ai résumé dans la *GR* 1026 (novembre 2002, pp. 5-7). Ces auteurs dénonçaient le fait que la riposte à ces attentats n'avait été qu'une croisade militaire, bafouant les droits de l'Homme et la démocratie, mais rien contre les inégalités, alors que celles-ci constituent ce qui offre au terrorisme les prétextes et les moyens pour agir.

Le terrorisme, expliquaient-ils, est le fruit empoisonné de la mondialisation libérale et il a trouvé son terreau dans le délitement de notre société de marché qui n'a «*pas d'autre finalité que l'argent*», et dans l'humiliation des déshérités, des déracinés que «*l'impossibilité de bâtir un projet de vie conduit à une sorte de fascination de la mort*».

En imposant au monde la dictature de la finance, les sociétés dominantes ont montré qu'elles sacrifiaient les valeurs humaines sur lesquelles se fonde la démocratie.

En n'offrant pas d'autre projet de civilisation que la marchandisation de toutes les activités humaines au mépris de toutes les cultures traditionnelles, elles ont favorisé les poussées de violence intégriste.

Et en libéralisant le commerce, en développant les investissements internationaux, en laissant faire les marchés financiers, tout pouvoir de contrôle des États sur les transactions étant abandonné, elles ont renforcé les réseaux mafieux et permis la globalisation du terrorisme, dont l'argent ne se distingue absolument pas de l'argent "propre".

Une saine réaction contre la barbarie aurait donc dû commencer par une réflexion, par une prise de conscience des causes des inégalités.

Inégalités non seulement entre les puissances qui dictent leur loi et celles qui subissent cette domination capitaliste, devenue insupportable.

Mais aussi au sein de toutes les populations du monde où l'exclusion par le chômage, ôtant toute raison de vivre et d'avoir foi en des valeurs morales, engendre la banalisation de la corruption, de la drogue, de la violence… et des fondamentalismes qui sont évidemment le vivier du terrorisme.

C'est donc à la logique du système qu'il faut s'attaquer, comme l'exprimait Mary Robinson, qui fut Haut Commissaire des Nations Unies aux Droits de l'Homme : «*La sécurité de l'être humain n'est pas une question d'armes, c'est une question de vie et de dignité… qui passe par l'économie, la nourriture, la santé, l'environnement… Le combat contre la terreur doit être… une guerre menée contre le dénuement, la discrimination et le désespoir.*»

●●●

●●● Or c'est bien cette nécessaire prise de conscience que les citoyens voulaient pacifiquement suggérer aux dirigeants du monde arrivant à Paris le 29 novembre. Mais les multiples manifestations pacifiques qui se préparaient pour alerter sur l'état d'urgence climatique, dont les pays les plus pauvres sont les moins responsables mais sont les plus exposés à ses conséquences ont été interdites…

Pour cause "d'état d'urgence".

Comment la quasi-unanimité des élus a-t-elle pu entériner la déclaration d'état d'urgence pour au moins trois mois ?

Rendons hommage, avec reconnaissance, aux services publics en charge de la sécurité : au risque de leur vie, ils sont en alerte permanente, en cas d'attentat, ils portent secours aux blessés avec un dévouement sans faille, et ils emploient tous les moyens dont ils disposent, et qui ne sont jamais suffisants, pour traquer les terroristes et prévenir leurs actes criminels. Dans d'aussi rudes conditions, il est inévitable qu'il y ait des bavures donc prudent de ne pas les faciliter. Or la déclaration d'état d'urgence va bien au-delà de ce qui peut être justifié : parce qu'en plus d'entraîner l'interdiction de manifester et la dissolution d'associations, elle permet aux "forces de l'ordre" de pratiquer interpellations et perquisitions à toute heure, assignations à résidence, arrestations et détentions sans ordre, et sans contrôle de la justice… C'est donc non seulement une atteinte aux Droits de l'Homme et aux libertés, mais en outre un mépris envers la Justice. Et ce qui est très grave, c'est que le premier ministre a montré qu'il était conscient qu'on pouvait douter de la légalité du procédé puisqu'il a osé demander aux parlementaires de ne pas en déférer au Conseil constitutionnel…

La mobilisation citoyenne était si énorme autour de la COP21 qu'on a assisté à un foisonnement de moyens originaux pour s'exprimer sans enfreindre l'interdiction. Un vaste dépôt de chaussures a symbolisé l'impossibilité de marcher. De nombreuses pancartes individuelles portant des inscriptions souvent spirituelles et éloquentes, telles que : «*Si le climat était une banque, il serait déjà sauvé !*», et : «*pour changer le climat, changeons le système*», se sont multipliées partout.

Dans d'autres grandes villes que Paris des chaînes humaines se sont formées, à Brest par exemple :

Des panneaux géants ont été brandis à Caen :

L'interdiction d'une manifestation de masse dans un lieu public a donc été acceptée par pratiquement tout le monde, et respectée.

Les grands médias ont pourtant rapporté que des manifestants ont attaqué les forces de police en leur jetant des offrandes (bougies par exemple) déposées place de la République à la mémoire des victimes du 13 novembre, c'est ce qui aurait entraîné ripostes et nombreuses (de l'ordre de 300) arrestations.

Par contre, selon les journalistes de *Là-bas si j'y suis* la provocation et la violence ne sont pas venues des manifestants. Ils le prouvent sur le net par deux photos (*en haut de la page suivante*) qui ne sem-

à Lille :

manifestants protégeant le mémorial

policiers saccageant le mémorial

blent pas truquées… Alors, que faut-il croire ? On sait bien que toutes les fois que des citoyens manifestent pacifiquement un mécontentement, il y a des casseurs qui en profitent pour provoquer la violence.

Mais quelle que soit la cause immédiate de ces heurts du 29 novembre, comment ne pas s'étonner que les arrêtés préfectoraux décidant cette interdiction aient expressément précisé qu'elle était imposée aux manifestants qui dénonçaient le danger climatique, mais qu'elle ne s'appliquait pas aux autres manifestations publiques, pas aux grandes foires commerciales telles que les marchés de Noël, et pas non plus aux compétitions sportives ?

Ce "deux poids, deux mesures" n'est pas passé inaperçu. En effet, comment ne pas y voir la confirmation que chez les "décideurs" le souci des aspirations de la population à vivre décemment passe loin derrière celles des entreprises à faire des profits ?

Alors même que se tenait un "sommet de la terre" pour, en principe, protéger l'humanité des menaces climatiques, les négociations des traités bilatéraux (TPP, TAFTA, etc.) se poursuivaient en secret ! Pourquoi ce secret sur des négociations auxquelles participent les lobbyistes des grandes multinationales, mais pas les élus ? Sinon parce que, cela a fini par se savoir, ces traités visent, entre autres effets, à permettre aux grandes entreprises de poursuivre et faire condamner les États qui prendraient des mesures, par exemple pour limiter l'émission de gaz à effet de serre, si elles estimaient que ces mesures pourraient limiter les bénéfices qu'elles en escomptent !

Enfin comment ne pas s'interroger sur le "manifeste pour le climat" que 39 entreprises françaises, dont 10 sont sponsors officiels de la COP21 (Accor, BNP, Carrefour, EDF, Engie, Kering, L'Oréal, LVMH, Michelin et Renault), ont publié le 27 novembre, dans lequel elles se prévalent d'avoir pris des engagements pour lutter contre le dérèglement climatique ?

Le BASIC (Bureau d'Analyse Sociétale pour une Information Citoyenne) et l'Observatoires des multinationales l'ont fait et en ont tiré le rapport intitulé : *Gaz à effet de serre : doit-on faire confiance aux grands groupes pour sauver le climat?* qui a été publié le 1er décembre. Il faut le lire (http://lebasic.com/), il est édifiant.

En résumé : «*Seule une minorité de ces entreprises calcule et déclare ses émissions de gaz à effet de serre de manière transparente et cohérente ; peu d'entre elles évaluent leur empreinte carbone totale depuis les matières premières jusqu'à l'usage de leurs produits. Aucune n'a construit de stratégie globale et vérifiable de réduction de ses émissions sur l'ensemble de sa chaîne de valeur ; plusieurs se cantonnent à des actions ponctuelles sur une proportion restreinte de leurs filières. Et une seule entreprise du panel, EDF, semble réduire ses émissions de gaz à effet de serre en ligne avec les objectifs globaux fixés par la France et l'Union européenne – en partie pour des raisons conjoncturelles. En contrepoint, plusieurs entreprises continuent à augmenter leurs émissions d'année en année*».

Ces multinationales avaient organisé une exposition à Paris, au Grand Palais, pour convaincre qu'il faut s'en remettre à elles, elles sont la solution…

Le public (*photo ci-contre*) n'y a pas cru.

Il a montré que c'est justement la priorité donnée au profit des entreprises qui est à la base de tous les mécontentements, quelle que soit la façon dont ils s'expriment (abstentions et votes FN compris)…

Marie-Louise DUBOIN

Si "le système ne change pas", Jean-Pierre MON montre, à l'aide de donnée récemment publiées, que l'usage des nouvelles techniques d'automatisation va très vite augmenter encore le chômage. Il est donc grand temps que les syndicats comprennent enfin le sens de la lutte pour l'abolition du salariat :

«Le poète a toujours raison,
Qui voit plus loin que l'horizon,
Et le futur est son royaume…»
(Jean Ferrat)

Vers le règne des robots ?

Si elle n'a pas ses poètes, la "science sinistre" a ses auteurs de science fiction. L'Américain William Gibson est l'un des principaux d'entre eux. C'est lui qui aurait inventé le mot "*Cyberespace*", qu'il fit apparaître dans ses premiers romans *Burning Chrome* (Gravé sur Chrome) en 1982 et *Neuromancer* (Neuromancien) en 1984, pour désigner le milieu dans lequel il faisait évoluer ses personnages. Depuis lors, "cyberespace"est devenu un terme très largement répandu. Dans ces deux romans Gibson imagine comment les technologies de l'information, alors encore balbutiantes, vont pénétrer nos sociétés *«sans pour autant résoudre les grands problèmes, violence, inégalités, criminalité. Il a vu qu'elles peuvent très bien coexister avec la misère et la précarité, y compris pour ses utilisateurs»*[1]. Dans *Neuromancien*, il décrit une société dans laquelle il n'y a que des riches et des pauvres, la classe moyenne a été éliminée.

Et c'est ce qu'on commence à constater aujourd'hui aux États-Unis. Situant ses romans récents dans un futur proche, il pense que *«le changement technique est si rapide qu'il est devenu impossible d'imaginer l'avenir. Ce n'est pas une appréciation subjective mais un fait. Cela dit, j'ai découvert que beaucoup de lecteurs de mes derniers livres ne se sont pas aperçus que l'action se passe de nos jours, car pour eux, les technologies déjà existantes semblent encore futuristes et fantastiques. Le temps présent est un terrain inconnu à explorer.»*[1]

Nous sommes là bien loin des fariboles que continuent à nous servir les économistes français, notamment P.Aghion, tout récemment élu Professeur au Collège de France[2], défenseur inconditionnel de la célèbre théorie de la *"destruction créative"*[3]. Tout montre au contraire que nous sommes entrés dans un brutal processus de *création destructive* d'emplois ! Économistes et hommes politiques anglo-saxons paraissent bien plus réalistes. Ainsi, l'informaticien Noel Sharkey, professeur d'intelligence artificielle et de robotique à l'Université de Sheffield, écrit-il : *«Il existe une inquiétude considérable et grandissante autour de l'automatisation totale. Ce moment précis où toute activité ou travail humain sera réalisé par des machines. Pour ce faire, celles-ci n'ont d'ailleurs pas besoin de devenir super intelligentes, comme certains le suggèrent […] Cependant, il est difficile de penser à la manière d'éviter l'automatisation complète qui rendra superflu le travail humain. C'est quelque chose à envisager ensemble. La question concerne le degré et les limites du pouvoir que nous voulons céder aux machines, sans perdre les formidables avantages qu'apporte la technologie»*[4].

Une évolution paradoxale

En 1938, l'énorme chômage que connaissaient les États-Unis à la suite de la grande crise de 1929 avait amené le gouvernement américain à faire de la journée de 8 heures une norme "intouchable" (*Fair Labor Standard Act*). Ce fut la dernière loi de réduction du temps de travail. Les nécessités de la production de guerre mirent, bien sûr, fin à cette loi. Après l'armistice, en 1945, on pouvait espérer revenir à cette journée de 8 heures ; mais il n'en fut rien, malgré les nouvelles avancées technologiques qui commençaient déjà à peser sur l'emploi.

Dès 1949, le célèbre mathématicien du MIT Norbert Wiener, père de la cybernétique, alertait le président du syndicat des ouvriers de l'automobile américaine sur les dangers que faisait peser l'automatisation des chaînes de montage sur le pouvoir des travailleurs : *«Toute main d'œuvre,* écrivait-il, *dès lors qu'elle est mise en concurrence avec un esclave, que celui-ci soit humain ou mécanique, doit subir les conditions de travail de l'esclave»*[5]. Fort de ses certitudes, Wiener ne livra jamais aux industriels ses recherches sur les servomécanismes. *«Je ne connais aucune entreprise,* disait-il, *qui ait les intentions suffisamment honnêtes pour qu'on lui confie ces résultats»*. Bien plus, Wiener proposa son aide au syndicat pour mettre en place un rapport de force favorable aux ouvriers. Mais il était déjà trop tard : avec la guerre froide, le rêve que faisaient les ouvriers américains, à la fin des années 1930, d'une semaine de 4 jours de 4 heures de travail et d'un salaire leur permettant de vivre, avait fait long feu (*voir GR 1159, de décembre dernier*). L'universitaire Nathan Schneider (qui, en 2013, fut le premier journaliste à couvrir les manifestations "*Occupons Wall-Street*") explique : *«Un nouveau rêve américain a peu à peu remplacé celui de la journée de 4 heures. Au lieu de loisirs et d'épargne, la consommation est devenue un devoir patriotique… Les entreprises peuvent justifier n'importe quoi – tant la destruction de l'environnement que la construction de prisons – pour inventer plus de travail […] Nous avons cessé d'imaginer, ce que Keynes croyait si raisonnable, que nos petits-enfants vivraient mieux que nous-mêmes. Et nous espérons seulement qu'ils auront un travail… et peut-être même un travail qu'ils aimeront»*[6]. Mais, avec l'irruption fracassante des technologies numériques, ce rêve est, lui aussi, en train de s'effacer, comme le

montre l'évolution économique récente des États-Unis. «*Dans le passé*, écrit Steven Hill[7], *les gains de productivité amenaient souvent une plus grande prospérité pour tous. Mais qu'en sera-t-il cette fois ? Qui récoltera les fruits de cet accroissement gigantesque de productivité ? Quelques "maîtres de l'univers", tels que les patrons des grandes entreprises et les investisseurs ? Ou est-ce que ces gains seront largement répartis dans l'ensemble de la population ? Personne ne peut répondre, mais ce que l'on sait c'est que depuis plusieurs décennies l'économie a été restructurée de façon à ce que l'accroissement de richesse tiré des gains de productivité et des nouvelles technologies tombe dans les poches d'une minorité de plus en plus faible des* ***"un pour cent"****. Et nous savons aussi que les salaires stagnent malgré un accroissement sensible des profits des entreprises*».

L'étendue des dégâts

Dans un rapport très documenté[8], Frey et Osborne, chercheurs à l'Université d'Oxford, ont évalué le "risque" de numérisation que font courir les nouvelles technologies de l'information et de la robotique à 702 tâches cognitives non routinières et leur impact sur le marché du travail. Ils estiment qu'aux États-Unis 47% de l'ensemble des emplois sont susceptibles d'être automatisés dans les 10 ou 20 prochaines années. Le *Pew Research Center* (Washington) a consulté 2.000 experts sur leurs prévisions pour les prochaines décennies[9]. Bien qu'elles varient sur l'état final du marché du travail (dans 10 ou 20 ans), il y a peu de désaccord entre elles : les robots et les technologies numériques auront rendu inemployable un grand nombre de cols bleus et de cols blancs et provoqué un accroissement important des inégalités. Le *Centre de recherches économiques Bruegel* de Bruxelles fait des prévisions équivalentes pour les pays européens.

Le quotidien britannique *The Telegraph* vient de résumer un rapport sur l'emploi réalisé par la Bank of America[10]. Il est particulièrement édifiant: «*Dans les dix prochaines années les robots occuperont 45% de tous les emplois industriels et feront baisser les coûts salariaux de 9 trillions de dollars. Qui plus est, les prix des robots, que ce soit pour prendre soin de personnes âgées, pour planter des graines ou cueillir des fruits,… ont baissé en moyenne de 27% durant les 10 dernières années, et la tendance devrait se poursuivre. Dans l'industrie manufacturière, la Corée du Sud est actuellement le pays qui utilise le plus de robots (440 pour 10.000 employés). Elle est suivie par le Japon et l'Allemagne. Mais la Chine est aujourd'hui le plus gros acheteur de robots du monde, (25% du marché mondial). Nous approchons du moment crucial où il sera 15% moins cher d'utiliser un robot qu'un être humain. Dans le secteur automobile, ce seuil est déjà franchi aux États-Unis, en Europe et au Japon où un robot soudeur coûte 8 $ de l'heure, alors qu'un travailleur en coûte 25.*

Le secteur tertiaire n'est pas plus protégé : les grandes banques se débarrassent désormais de leurs employés par dizaines de milliers. C'est notamment le cas de Barclays, qui envisage la suppression de 30.000 emplois dans les deux prochaines années, de la Deutsche Bank, qui va réduire ses effectifs d'un quart, de la banque italienne UniCredit, qui compte supprimer environ 10.000 postes…» Le rapport conclut que 50% des emplois américains sont menacés.

Le phénomène ne touche évidemment pas que les États-Unis. Le groupe taïwanais Foxconn, plus grand fabricant mondial de smartphones et de tablettes (pour diverses grandes marques), qui emploie plus d'un million de salariés en Chine, utilise des "cobots" (=*collaborative robots*), robots industriels très flexibles et mobiles, destinés, dit-on, à aider les travailleurs dans des tâches pénibles. En fait, ces robots servent tout simplement à économiser la main-d'œuvre et à augmenter la productivité. La situation de plus en plus précaire de cette main d'œuvre est décrite en détail dans *La machine et ton seigneur et ton maître*[11]. (Wiener avait vu juste…)

Une "Uberisation" galopante

Mais ce n'est pas tout : à la marée des pertes d'emplois classiques s'ajoute la déferlante des emplois incertains, partiels, temporaires,… qui constituent ce que les Américains appellent la "Gig Economy" (=économie des petits boulots, ou économie de plateforme). On y trouve les "auto-entrepreneurs", les travailleurs à la demande ou sur appel, rémunérés à la tâche, les "free lance"… ceux qui n'ont pas un employeur déterminé. Ils n'ont pas le statut de salariés et ne bénéficient d'aucun avantage social, ni d'assurance santé, ni, bien sûr, de retraite. (Les chauffeurs d'Uber en constituent un exemple typique). Quels qu'ils soient, pour eux, gains ou heures de travail sont imprévisibles. «*On n'avait jamais vu ça : de plus en plus d'Américains ne savent pas combien ils gagneront la semaine prochaine, ni même demain. […] C'est le plus grand changement en un siècle qui survient dans la main d'œuvre américaine et il s'effectue à la vitesse de l'éclair. On estime que dans les cinq prochaines années 40% de la main d'œuvre américaine aura un travail incertain et que, dans une décennie, ce sera le cas de la plupart d'entre nous… que nous soyons programmeurs, journalistes, chauffeurs chez Uber, sténographes, puéricultrices,…* »[12].

Bref, «*toutes les professions sont concernées… Fin du salariat, fin des petits chefs et des grandes organisations, le monde du travail construit au début du XXème siècle est en train de se recomposer*»[13].

Le verdict est unanime : dans les toutes prochaines années, des millions d'emplois vont disparaître, ceux qui détiennent le capital s'adjugeront un pan toujours plus important de la richesse produite et les inégalités continueront d'augmenter.

Pour en sortir, un nombre croissant de chroniqueurs, d'économistes, (N. Roubini, R. Reich, M.Brain, F. Pistono, G.Dvorsky,…) proposent l'instauration d'un revenu universel.

Encore faut-il bien définir de quoi il s'agit !

Jean-Pierre MON

(les références de cet article sont en bas de la page 10)

L'obsession du profit est un cancer qui attaque tous les domaines. Architecte, ***MICHEL BERGER*** *constate ses effets sur le territoire : le souci de la beauté d'un édifice ou d'un paysage y a fait place au culte du veau d'or. Mais dans les mouvements citoyens de plus en plus actifs, il voit poindre, lui aussi, une aspiration vers les fondements de ce que propose La Grande Relève :*

Toute la laideur du monde

Dans un temps où les préoccupations du monde sont aussi nombreuses que déterminantes pour l'avenir, s'intéresser à sa beauté peut sembler futile et anecdotique. De fait, l'enlaidissement des paysages, des villes, des rivages et de tout ce qui nous entoure semble peser bien peu en comparaison de l'extension des inégalités sociales, du chômage toujours croissant, de la pollution massive, du réchauffement climatique, de la crise énergétique mondiale, de la destruction des espèces animales et végétales. Tout souci esthétique est condamné, étant implicitement considéré comme coûteux, donc inacceptable dans une société endettée comme la nôtre. Une sorte de luxe inutile et frivole dont nous n'aurions pas les moyens.

Cette indifférence pour la qualité des sites se reflète dans les politiques suivies depuis le milieu du XXème siècle. Certes, ce fut pendant cette période que furent lancées les procédures de protection des sites et des patrimoines urbains. Classement des sites, création en 1962 des *Secteurs Sauvegardés* par André Malraux, suivie des "*Zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager*", de l'apparition de labels divers : inscription de sites au patrimoine de l'UNESCO, "*villes d'art et d'histoire*", etc. Mais si toutes ces actions ont été utiles, elles ont malheureusement familiarisé le public et les pouvoirs politiques avec l'idée qu'en dehors de toutes ces protections, le territoire national n'avait pas d'intérêt particulier et que l'on pouvait le maltraiter sans vergogne. On l'a donc livré en très grande majorité à la voracité des promoteurs immobiliers, des lobbies industriels et commerciaux et des technocrates de toute nature. Sous prétexte de créer des activités et des emplois, tous ces acteurs ont encombré le territoire de lotissements sans caractère, de zones industrielles pléthoriques, de commerces périphériques insipides débordants de panneaux publicitaires. S'y ajoutent les réseaux routiers envahissant, les ronds-points proliférant, les lignes électriques qui enserrent toutes nos campagnes, les éoliennes au travers desquelles clignote le soleil couchant.

Peu d'endroits du territoire français (mais c'est vrai aussi pour la plupart des pays du monde) sont restés encore inviolés, et il n'est pas de jour où l'on ne déplore ici la création d'un barrage, là celle d'un aéroport dévastateur ou d'une nouvelle ligne de transport routier ou ferroviaire. Tous équipements souvent plus profitables aux entreprises de travaux publics qu'aux citoyens.

COMME LE TERRORISME EST NÉGATION DE LA VIE, LA RECHERCHE MALADIVE DU PROFIT EST INCOMPATIBLE AVEC LE DÉSIR DE BEAUTÉ.

Bien sûr, toute appréciation sur la beauté d'un lieu, d'un objet ou d'une œuvre d'art est subjective. Mais si chacun, dans ce domaine, est libre de ses propres hiérarchies, et si toute tentative d'établir des critères objectifs de beauté est sujette à caution, demeure tout de même un indice incontournable : la volonté ou non d'y parvenir. Or, comme le terrorisme est négation de la vie, la recherche maladive du profit est incompatible avec le désir de beauté.

On m'objectera que certains grands capitaines d'industrie sont aussi de grands collectionneurs d'art. Mais cette passion est-elle sincère ?

N'est-elle pas dévoyée dans des bulles spéculatives où seule compte "la cote" d'une œuvre d'art, c'est-à-dire sa valeur sur le marché ?

Mais peut-on faire cohabiter ces deux concepts, celui de l'art et celui du marché ?

Cette absence de souci esthétique dans la transformation de nos paysages et dans l'ensemble de nos productions matérielles traduit la désagrégation d'un système de valeurs qui avait régné au cours des siècles précédents. Par exemple, les plans d'aménagement urbains étaient autrefois nommés «*Plans d'embellissement*», maintenant nous nous contentons de documents purement réglementaires intitulés «*Schémas directeurs*», «*Plans locaux d'urbanisme*».

Autre exemple significatif des préoccupations qui avaient encore cours au XVIIIème siècle : le lancement de la première montgolfière avait été précédé de longues heures de travail consacrées uniquement à sa décoration. Car on n'imaginait pas lancer dans l'espace un objet purement scientifique qui ne soit pas en même temps décoratif, même si ces décors étaient inutiles pour prouver l'intérêt d'une invention technique, dont le retentissement fut à peu près aussi considérable que l'alunissage du premier terrien en 1969.

Un tel souci existerait-il de nos jours ?

LA BEAUTÉ APPARAÎT COMME UN EFFET DE MODE, DÉPENDANT DES TENDANCES DU MARCHÉ

Certes la beauté des objets n'a pas disparu de nos productions industrielles, avions, voitures, objets ménagers, mais elle apparaît surtout comme un effet de mode entièrement dépendant des tendances du marché. Car la première préoccupation, au-dessus de toute considération esthétique, consiste à vendre au maximum. Il est alors aussi important de configurer l'appétit des consommateurs grâce à la publicité que de chercher à développer chez eux une exigence qualitative.

D'où nous vient cette détestable négligence ? En premier lieu d'une vieille loi qui veut que l'espace que nous habitons soit la traduction matérielle de nos modes de vie et de notre culture. Au XXIème siècle la société est avant tout consumériste et nos temples sont nos centres commerciaux. D'où la prolifération de zones commerciales qui entassent sur nos entrées de villes des hangars de toute nature, "agrémentés" de panneaux publicitaires agressifs. Il s'agit de vendre au maximum, et au plus grand nombre, un peu n'importe quoi, pour faire fructifier sans limite un capital constitué de constructions hâtivement montées et sans qualité. L'idéologie concurrentielle s'y exprime à plein dans des publicités mensongères dont l'efficacité est déterminée par des spécialistes du "marketing" qui savent exploiter sans scrupule toutes les facettes les plus abêtissantes de l'âme humaine. Il s'agit bien de la volonté de livrer au commerce «*du temps de cerveaux disponible*», comme l'a avoué Patrick Le Lay.

Il y a plus grave encore : les grandes sociétés commerciales, qui accaparent tous ces espaces indigestes, y font la loi auprès des collectivités locales. Tout y passe : corruption des décideurs, chantage à l'emploi, concurrence entre communes voisines. Le pouvoir politique a bien tenté d'établir des digues : ce furent les Commissions Départementales d'Urbanisme Commercial, et la Commission Nationale, mais ce n'est un secret pour personne qu'elles ont servi à drainer des valises de billets vers le financement des campagnes électorales des grands partis politiques (sans distinction entre la droite et la gauche). Avec, parfois, quelques éclaboussures destinées à des enrichissements personnels.

Les décideurs privés n'ayant aucun lien physique avec les espaces qu'ils dégradent, sans scrupule, ils ne se soucient aucunement de les enlaidir. L'obligation légale de faire intervenir des maîtres d'œuvre professionnels est facilement tournée, car tout est fait pour soumettre ces derniers au pouvoir de l'argent ou aux volontés des décideurs politiques… y compris la non-conformité entre le permis de construire et sa réalisation.

Toutes nos villes s'étendent ainsi en d'interminables lotissements de pavillons uniformes, pâles répliques du vieil habitat rural lentement accumulé au cours des siècles. Quartiers pavillonnaires où s'exalte l'individualisme contemporain, dans une banalité conforme aux prescriptions efficaces des messages publicitaires.

Le milieu rural n'est pas mieux préservé ; les exploitations agricoles ont été industrialisées. Toutes les structures parcellaires anciennes entrecoupées de bosquets, de bois ou de haies, ont été détruites pour laisser passer des engins agricoles de plus en plus monstrueux.

Plus récemment, et sous couvert de transition écologique, on installe un peu partout des parcs éoliens, mais ils sont hors d'échelle et leurs hélices découpent les nuages !

Et que dire des endroits du monde où l'on exploite à l'air libre les entrailles de la terre, où on les fractionne avec brutalité pour faire remonter à la surface des réserves d'hydrocarbures lentement accumulés par le temps, et dont la combustion ne fera qu'accélérer le réchauffement climatique ?

LA BEAUTÉ DE NOS PAYSAGES EST-ELLE DÉFINITIVEMENT CONDAMNÉE ?

Sommes-nous condamnés à vivre dans un univers de plus en plus délabré, sous couvert de progrès, de croissance économique, de recherche d'emplois ? Dans un univers soumis à l'exploitation de quelques lobbies… dont les instigateurs se réfugient dans les quelques endroits encore préservés du globe ? Ces endroits sont de plus en plus rares, et le marché concurrentiel en exclue financièrement la majeure partie de la population, ainsi condamnée à supporter tout l'enlaidissement du monde.

Ceux qui en souffrent, mais refusent de se résigner, sont vite soupçonnés de défendre leurs intérêts particuliers au détriment d'un soi-disant «*intérêt général*», mais celui-ci n'est qu'un faux nom pour désigner celui des puissants.

Alors, la beauté de nos paysages est-elle définitivement condamnée ?

Ce n'est pas certain.

Fleurissent de plus en plus des associations de sauvegarde qui fonctionnent parallèlement à l'économie monétaire. Ici, on réhabilite des jardins familiaux où les habitant se livrent à une agriculture saine et variée, avec un souci de qualité et d'esthétique, deux mots dont l'association a été négligée. Là, on s'oppose à des grands équipements meurtriers pour la beauté des paysages (c'est le cas de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes).

Et nombreuses sont les communautés qui se mobilisent pour restaurer des sites, des édifices historiques, des villages en ruine…

●●●

CES MOUVEMENTS MANIFESTENT UNE CONVERGENCE VERS LES OBJECTIFS QUI SONT LES NÔTRES

Or toutes ces actions ont plusieurs points communs :

• le refus de traduire un travail en contrepartie monétaire. Chacun apporte son temps dans la mesure de ses capacités, avec une efficacité qui ne fait l'objet d'aucune mesure,

• Il n'y a plus d'échange, mais simplement des apports gratuits,

• Le souci de développer la complémentarité et la coopération en éliminant le système concurrentiel,

• La volonté de s'appuyer sur une solidarité collective, y trouver une sécurité individuelle et même une joie de vivre que les "*acquis sociaux*" ont bien du mal à conserver à tous,

• La suppression de la dépendance à laquelle le système salarial nous a accoutumés, dépendance des uns envers une hiérarchie de pouvoir, elle-même dépendante des dividendes à reverser aux actionnaires.

On constate donc que l'on n'est pas loin des objectifs de l'économie distributive. Ils se retrouvent déjà en grande partie dans l'Économie Sociale et Solidaire, dont on rappelle ici les critères consensuels[1] :

-la libre adhésion
-la non lucrativité individuelle
-la gestion démocratique et participative
-l'utilité collective ou sociale du projet
-l'impartagibilité des réserves.

L'importance de cette forme d'économie est loin d'être négligeable. Traduite avec les indicateurs traditionnels et selon les mêmes sources, elle représenterait environ 10% du PIB et 13% des emplois.

Déjà de nombreuses voix s'élèvent pour souligner l'importance de l'ESS sur la réussite de la COOP 21 [2]

Tout espoir n'est donc pas perdu.

Un vaste mouvement, encore multiforme, se développe donc, et l'économie distributive en a été l'un des précurseurs. À nous d'y participer, sous des approches diverses, car elles ont toutes leur intérêt.

Puissent-elle contribuer à ré enchanter le monde.

Michel BERGER

1 Voir portail-solidarité .org.

2 Voir l'article de Thierry Jeantet paru le 9/11/2015 sur *Le Huffington post.*

Nous ne saurions trop suggérer à nos lecteurs et lectrices de faire le plus possible découvrir La Grande Relève à leurs proches, d'abord pour les aider à réfléchir, et puis pour les inciter à s'abonner.

S'abonner est en effet le meilleur moyen de soutenir ce journal qui, écrit et mis en pages par des bénévoles, ne vit que grâce à ses abonné(e)s, sans publicités payantes et sans la moindre subvention.

Merci à nos abonné(e)s de nous économiser des frais de rappel en surveillant la date d'échéance de leur abonnement : nous l'indiquons sur l'étiquette à leur nom qui est collée sur les enveloppes d'expédition. Quand l'échéance est passée, nous l'imprimons en rouge, puis de plus en plus gros, mais nous poursuivons l'abonnement plusieurs mois avant d'envoyer une lettre de rappel.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR QUE VIVE LA GRANDE RELÈVE

R.Cazilhac 7 - Mme J.Barbier-Caumel 52 – M. Doubre 27 – R. Mourin 12 – R. Tarpinian 7 – A. Lavie 27 – M. Markov 17 – A. Richard 77 – J. Legros 27 – R. Guérin 17 – G. Evrard 4. Total 274€.

Merci à tous !

Grâce à cette souscription, nous pouvons poursuivre la publication du journal en modérant le prix de l'abonnement, et en faire le service gratuit à des personnes qui n'ont pas les moyens d'en payer l'abonnement, mais qui tiennent à le lire et à le diffuser.

(*suite de la page 7*)

Références :

1 – Le Monde, 2-3/08/2015.
2 – Voir Fil des jours, *GR* 1169.
3– Théorie de l'économiste autrichien J.Schumpeter (1883-1950), selon laquelle la croissance est un processus permanent de création, de destruction et de restructuration des activités économiques.
4 – Le Monde, 07/08/2015.
5 - N. Wiener, *The Human Use of Human Beings*, éd., Houghton Mifflin, Boston, (1950).
6 - Nathan Schneider, *Who stole the Four Hours Workday?*, VICE Media LLC, 05/08/2014.
7 - Steven Hill, sociologue, est l'auteur de *Raw Deal: How the "Uber Economy" and Runaway Capitalism Are Screwing American Workers*, St Martin's Press, (2015).
8 - *The future of employment: How susceptible are jobs to computerisation ?*, Carl Benedikt Frey et Michael A. Osborne, Université d'Oxford, (septembre 2013).
9- *Digital life in 2025, AI, Robotics and the future of jobs* , http://www.pewInternet.org/topics/future-of-the-Internet/
10 – The Telegraph, 05/11/2015.
11 – Yang, Jenny Chan, Xu Lizhi, Agone éd., (2015).
12 - Robert Reich, *The Upsurge in Uncertain work*, blog R.Reich, 25/08/2015.
13 – Ph. Escande et S. Cassini, *Bienvenue dans le capitalisme 3.0*, Albin Michel éd., (2015).

Ayant entendu (lors de l'Université d'été d'Attac en 2013), une conteuse dire un conte persan anonyme du XIIème siècle, BERNARD BLAVETTE a adapté, avec quelques emprunts à la pensée de Spinoza, ce récit d'hier à méditer aujourd'hui :

Un conte d'hier pour notre temps

La nuit était claire comme le cristal, froide comme une lame d'acier, le mistral soufflait sur les collines. Il secouait les portes, ronflait dans les cheminées faisant jaillir des gerbes d'étincelles. En cette nuit de Noël on était venu de loin écouter la conteuse, car depuis que le monde avait basculé, depuis que les télévisions, les ordinateurs, les téléphones s'étaient tus, depuis que même les livres étaient devenus plus rares, les conteurs itinérants étaient les seuls à nourrir l'imaginaire des hommes, certains d'entre eux ayant acquis une grande célébrité.

Alors que l'assistance s'installait peu à peu, on distribuait les noix, les amandes, les figues sèches et la pompe à l'huile d'olive, cette brioche traditionnelle parfumée à la fleur d'oranger. La conteuse s'installa près de la cheminée et sa voix profonde, un peu rauque, s'éleva, ses mains soulignant le propos, traçant d'extraordinaires figures, de son corps fluet émanait soudain une densité, une force… L'audience retenait son souffle, les yeux des enfants brillaient, les vieux, dans leur fauteuil, se penchaient pour mieux entendre.

«Ce soir je vous emmène dans un voyage lointain, un voyage au-delà du temps et de l'espace, lorsque l'humanité était plus jeune, lorsque l'on croyait encore à l'avenir, lorsque le monde n'était pas encore ravagé et désenchanté. Mon histoire c'est celle d'Yvan le cordonnier. Ivan était un grand artiste, la beauté des peaux, la perfection de la facture faisaient de chaque objet sorti de ses mains une œuvre d'art. Les souliers étaient si souples, si confortables que l'on croyait marcher sur un nuage, comme si l'on avait aux talons les petites ailes du dieu Mercure. Yvan et ses quelques compagnons fabriquaient aussi des selles et tout le harnachement des chevaux pour la parade, chaque pièce était une splendeur, les plus riches damasquinées de filets d'or et d'argent. Le Sultan, le Grand Vizir, les ministres et toute l'aristocratie de la ville se disputaient la production d'Yvan, certains accumulant des centaines de chaussures. Car la noblesse de la Principauté avait la passion de l'accumulation et l'on racontait que les coffres du Sultan et des notables les plus riches regorgeaient de joyaux, que leurs écuries comportaient d'innombrables chevaux, et qu'ils avaient dans leur harem plus de femmes qu'il ne leur était possible d'honorer en une année. Et non content d'affamer son peuple cette aristocratie insatiable s'en allait aussi piller les royaumes voisins, chaque nouvelle guerre étant justifiée par la défense de la ville et la sécurité de ses habitants. Ces derniers auraient pu se révolter contre ces parasites finalement peu nombreux, mais non, ils préféraient se quereller, s'épier, se dénoncer les uns les autres.

Yvan fabriquait des merveilles, mais n'en était pas moins misérable car nombreux étaient les riches qui «oubliaient» de le payer, d'autres allant même jusqu'à le jeter dehors et le faire bastonner par les valets quand il venait réclamer son dû. Chaque soir, lorsqu'il rentrait chez lui, son cœur se serrait à la vue de ses enfants pauvrement vêtus et de sa femme qui toussait beaucoup.

Pourtant Yvan connaissait parfois des moments de pur bonheur lorsqu'à l'aube d'une belle journée il prenait le sentier qui le menait au somment d'une colline surplombant la ville. Là les premiers rayons du soleil transformaient la boucle du grand fleuve qui enserrait la cité en un chemin étincelant qui semblait conduire vers un ailleurs possible et Yvan se sentait emporté vers un état contemplatif dans lequel ses pensées et son corps se diluaient dans l'espace et le temps. Il en ressortait comme régénéré, animé d'une sorte d'attente qui lui soufflait que le futur pouvait être différent…».

La conteuse se tut, reprenant son souffle, elle réclama un verre de vin qu'elle sirota sans se presser faisant à dessein patienter l'auditoire. La grande pendule sonna 10 heures, quelqu'un ajouta une bûche dans l'âtre, les flammes jaillirent, projetant dans la pièce leurs formes mouvantes….

La conteuse s'installa plus confortablement, sembla se concentrer, reprit son récit une tension dans la voix….

C'était le début du printemps et Yvan montait vers sa colline. En parvenant au sommet il sentit qu'aujourd'hui était différent, le soleil semblait plus brillant, ses rayons plus dorés, il crut entendre raisonner un carillon cristallin… Et soudain l'aigle fut à ses côtés, un dixième de seconde auparavant il n'y avait rien et maintenant il était là, cet aigle noir immense, bien plus grand que lui, avec de larges yeux jaunes qui ne reflétaient pas la férocité du rapace mais plutôt une bienveillance teintée de compassion.

— Bonjour Yvan, dit l'aigle

— B-bonjour, répondit Yvan. Par exemple, un aigle qui parle ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que me veux-tu ?

Les questions se bousculaient, mais il n'avait pas peur.

—Je suis le Passeur, le Voyageur, le Messager comme tu ●●●

voudras. Je viens d'un pays plus lointain que tout ce que tu peux imaginer et je suis ici pour toi.
—Pour moi ?
—Il y a longtemps que je t'observe et je sais quel grand artiste tu es, je pense aussi que ton cœur est pur. Ce despote à l'esprit égaré et sa petite cour ne te méritent pas. Aussi je suis venu te proposer de m'accompagner. Oh, je ne te promets pas le paradis et la vie éternelle comme vos religions, mais chez moi les femmes et les hommes disposent de tout ce qui leur est nécessaire pour vivre dignement et même d'un peu de superflu. Après, il importe à chacun de donner un sens à sa vie, de construire son bonheur parmi celui des autres. Alors écoute bien, car je ne peux m'attarder. Je serai en ce même lieu dans une semaine à la seconde près, réfléchissez ta famille et toi et si vous vous décidez pour un autre possible n'emportez rien de ce monde, venez comme vous êtes, les mains nues, et surtout soyez exacts.
En trois battements d'ailes l'aigle avait disparu….
Yvan resta pétrifié, en proie à la plus grande confusion : «Quelle étrange vision, je ne sais même pas si elle s'adressait à mes yeux, à mes oreilles ou directement à mon esprit, est-ce du délire, serais-je malade ?». C'est alors qu'il aperçut là, sur le sol, une grande plume d'un noir profond…
Yvan regagna son logis dans un état d'excitation extrême et lorsqu'il conta son aventure à sa femme et à ses enfants, il fut accablé de sarcasmes. Pourtant, lorsqu'il leur montra la plume, tous se turent. Les souffrances, les humiliations, les frustrations les incitaient à accueillir le moindre espoir…
La semaine fut pour Yvan interminable, le Sultan se montrait de plus en plus exigeant et il devait s'activer sans cesse, et la dernière nuit, malgré son épuisement, il ne put trouver le sommeil… Ils quittèrent la maison bien avant l'aube. La journée s'annonçait pluvieuse et tandis qu'ils montaient vers la colline, couverts de boue, transis de froid, Yvan se traitait de fou : s'accrocher ainsi à une vision et à une plume… !
Lorsqu'ils parvinrent au sommet de la colline, le ciel se dégagea brusquement comme s'ouvre le rideau d'un théâtre, le soleil darda ses premiers rayons, trois notes cristallines retentirent et l'Aigle était là.
—Montez, dit le Passeur. Vous voyagerez sur mon dos entre mes ailes, il y a là des coussins et des tapis. Mais auparavant laissez tomber vos vêtements, ceci est pour vous comme une seconde naissance et les humains viennent au monde nus, sans artifices.
L'Aigle s'élança aussitôt et en quelques battements d'ailes la ville fut hors de vue.
Yvan et sa famille qui n'avaient jamais voyagé découvrirent alors toute l'immensité, la diversité, la beauté de l'Univers. Des plaines verdoyantes parsemées de lacs émeraude, des déserts rocailleux et arides, des océans étincelants, des mers en furie, des montagnes couronnées de blancheur et d'autres crachant le feu défilaient sous leurs yeux.
Et puis tout devint plus étrange encore, le ciel vira au rouge puis au jaune, les paysages devinrent flous, indistincts, comme si l'Aigle accélérait sans cesse son vol. Le temps semblait s'étirer sans fin, finalement bercés par le battement régulier des ailes, tous sombrèrent dans un profond sommeil.
C'est un changement de rythme qui réveilla Yvan, l'Aigle descendait en planant doucement, l'air était d'une légèreté, d'une transparence, d'une pureté extraordinaire…

La conteuse s'était dressée, elle décrivait, avec un luxe de détails, les forêts aux arbres immenses, les torrents écumants, les rivières paisibles, les champs aux lourds épis ondoyant dans le vent, les vergers surchargés de fruits, et à l'horizon la ville blanche aux mille fontaines murmurantes. Dans ses yeux comme des larmes, dans sa voix un immense regret, la nostalgie infinie d'un paradis perdu…
Mais elle se reprit et poursuivit le récit.

L'Aigle se posa légèrement sur une place, tout près d'une fontaine délicatement irisée de soleil. La tranquillité était seulement troublée par le bruit léger des passants, chacun adressant un signe amical au Passeur et aux nouveaux venus. Un homme mince, plutôt âgé, vêtu d'une tunique et d'un pantalon aux reflets moirés s'avança vers eux.
— Soyez les bienvenus, je suis le Doyen, chargé de l'accueil. Voici des vêtements et une petite collation, installez-vous au pied de cet arbre.
Puis s'inclinant légèrement vers l'Aigle :
—Une fois de plus, toute notre reconnaissance, Passeur.
Les grands yeux jaunes brillèrent plus fort, Yvan ressentit une onde de chaude sympathie et l'Aigle s'envola.
Alors qu'ils se restauraient, le Doyen vint s'asseoir près d'eux :
— Il est très fatigué, ces voyages sont physiquement et psychiquement épuisants, ils ne sont pas non plus sans danger et certains se sont perdus à jamais dans les méandres de l'espace et du temps. Mais pour commencer, je vais vous conter l'histoire de notre peuple, viendra ensuite un temps d'initiation qui vous sera dispensée par plusieurs d'entre nous.
Nous sommes arrivés en ce lieu il y a de nombreux siècles après avoir, comme vous, longtemps souffert sous le joug d'un tyran sanguinaire. Nous nous étions révoltés, mais nous avons été trahis et la plupart ont été massacrés sans pitié et seule une petite centaine parvint à s'enfuir. Blessés, affamés, poursuivis par une armée impitoyable, ils se sont engouffrés sans même s'en rendre compte dans un de ces tunnels qui s'ouvrent parfois dans l'espace-temps.
Je ne parlerai pas de hasard miraculeux, car ce mot traduit en fait l'incapacité de l'esprit humain à démêler l'écheveau infini des causes et des effets, mais quoi qu'il en soit, ils parvinrent en ce pays où ils furent accueillis par ceux que nous nommons les Passeurs.
Sachez qu'il s'agit d'une race qui a développé son psychisme bien au-delà de la matière, et la forme ailée que vous connaissez n'est que celle qui leur convient le mieux pour voyager entre les univers, ils peuvent prendre bien d'autres apparences.
Ils nous ont offert l'hospitalité, mais ils nous ont aussi transformés. Sans jamais intervenir dans nos affaires, ils nous ont pourtant appris à comprendre notre être, sa chair et son âme.

Nous connaissons intimement chacun de nos organes ainsi que les signaux qu'il faut envoyer pour que chaque atome de notre corps puisse coopérer dans une parfaite harmonie. Il s'agit d'une connaissance intuitive, un ressenti comme lorsque l'on a faim ou soif, chaud ou froid. Et c'est bien sûr par l'esprit, ce grand ordonnateur, que tout arrive. Ils nous ont appris à l'explorer, à faire jaillir la lumière jusqu'en ses plus sombres recoins, à vaincre ainsi notre désordre intérieur.
L'esprit peut alors s'épanouir dans toute sa plénitude et chacun ici communique par des contacts spirituels qui vont bien au-delà de la parole et des mots.
Nous avons progressé vers cet état de conscience que les philosophes nomment "sagesse" ou "raison", "l'illumination" de certains mystiques, cet absolu que l'on cherche toujours mais que l'on n'atteint jamais.
Car nous ne sommes pas des dieux, la mort, la souffrance parfois, le doute sont toujours là. Simplement nous avons apprivoisé la peur et bâti ainsi une société plus équilibrée, plus juste.
Les problèmes politiques liés à la direction de la cité sont alors résolus sans même que l'on ait besoin d'y penser, car tous en viennent à «vouloir pour les autres ce qu'ils souhaitent de mieux pour eux-mêmes».
Ici règne une parfaite égalité, plus de rois ni de fronts prosternés, l'argent n'a plus cours, chacun apporte sa contribution au bien commun et reçoit en échange ce qui lui est nécessaire pour mener une vie digne.
Nous avons obtenu l'abondance par la simplicité de nos désirs qui nous poussent vers la contemplation, la méditation et la recherche de la perfection intérieure.
Mais ne t'inquiète pas nous aimons aussi la beauté et l'amour, les fêtes, les rires, les chansons, et les Passeurs viennent souvent se mêler à nos réjouissances.
Pourtant, nous n'avons pas oublié le monde qui fut le berceau de notre peuple. Nous ne saurions vivre ici en harmonie en oubliant nos frères qui souffrent, nous ne tolérons pas l'égoïsme des privilégiés. Grâce aux Passeurs, nous maintenons un contact régulier avec votre univers, choisissant quelques personnalités telles que toi que nous jugeons capables d'évoluer et qui nous procurent du sang neuf, une diversité de pensée et d'agir.
Cependant, les peuples de ton monde ne sont pas prêts pour une réelle transformation, alors certains d'entre nous acceptent de sacrifier tout ou partie de leur vie pour tenter d'accélérer l'évolution. Ils deviennent chez vous de grands penseurs, des philosophes, vous les prenez même parfois pour des dieux, d'autres préfèrent des rôles plus modestes et agissent discrètement au contact direct des populations. Beaucoup d'entre eux périssent crucifiés, torturés, brûlés sur des bûchers, leur enseignement détourné au service d'ambitions fanatiques.
Mais le pire pour nous c'est lorsque l'un de nos envoyés finit par succomber lui-même et régresse vers les chimères de l'ambition et des richesses matérielles…
Comme tu le vois, la tâche est immense, les difficultés innombrables, mais nous avons toujours essayé, nous essayons encore, et nous continuerons demain. Car les Passeurs peuvent entrevoir l'avenir et ton monde semble engagé sur une pente fatale. Au cours des siècles à venir, l'avidité, l'appétit de pouvoir, l'égoïsme vont devenir les valeurs dominantes, engendrant un mode de vie proprement inhumain. Les peuples se prosterneront devant des choses laides, inutiles, des choses puantes qui empoisonneront le ciel et la terre. Les hommes et les femmes mourront par millions, le corps et l'âme rongés de l'intérieur par des maux incurables et finiront par se massacrer comme des loups pour les derniers arbres, pour un dernier brin d'herbe. Mais le futur n'est pas immuable, peut-être réussirons-nous. Peut-être…

La conteuse parlait depuis plus de deux heures, elle se tut, épuisée par la puissance même de son talent de transmission qui semblait s'adresser autant à l'esprit qu'aux oreilles. Le vent était tombé, le silence était rompu seulement par le tic-tac de l'horloge, quelques murmures dans l'auditoire, le crissement léger des braises rougeoyantes.
La conteuse mâcha posément un fruit sec avec un morceau de pain, but un verre d'eau, rassembla ses forces pour la fin du récit.

Yvan fut déçu par le logis qui lui était proposé. La maison, l'atelier étaient clairs et confortables, dotés d'un grand jardin où poussaient fleurs, légumes et arbres fruitiers. Mais en arrivant en ce monde extraordinaire, il avait imaginé pouvoir vivre dans un luxe dont le souvenir du palais du Sultan peuplait son imaginaire : marbre rare, plafonds décorés à l'or fin, objets précieux, et, pourquoi pas, quelques serviteurs. Rien de tel ici où régnait une sobriété, un dépouillement, qui permettaient par ailleurs de souligner la recherche architecturale.
Yvan se mit au travail : les peaux étaient belles, les outils d'une efficacité qu'il n'avait jamais connue et il eut tôt fait de confectionner de magnifiques chaussures. Chacun choisissait une paire à sa convenance, discutait un moment en le félicitant de son savoir-faire, certains lui laissant parfois un petit cadeau, généralement un objet de leur fabrication…
Au fil du temps, Yvan commença à ressentir comme une frustration, un manque de reconnaissance quant à la qualité de son travail. Le soir venu, il sentait ses mains vides, aucune contrepartie à son labeur, sauf quelques menus objets qui lui paraissaient sans valeur, pas d'argent à accumuler comme preuve tangible de son talent.
Sa femme et lui-même ne se privaient pourtant pas de s'approvisionner largement dans les différentes boutiques. Son épouse, qui depuis toujours avait été pauvrement vêtue, s'était prise d'une passion compulsive pour les tissus, robes et parures en tous genres ; lui-même se procurait sans cesse des objets précieux, surtout des tapis, certains magnifiques, dont il détenait une quantité impressionnante.
Et c'était aussi sur la nourriture que se portait leur avidité, et le grenier regorgeait de provisions, beaucoup plus qu'ils ne pourraient jamais en consommer…
Yvan sentait bien qu'ils avaient emprunté un mauvais chemin, que certains commençaient à se détourner d'eux, mais c'était plus fort que lui, il n'en avait cure.
Un matin Yvan trouva devant sa porte le Doyen et le ●●●

Passeur qui l'attendaient.
— Yvan, voici l'aube d'une bien triste journée pour nous tous, dit le Doyen.
— Comment cela ? répondit Yvan, qui sentit monter en lui une sourde angoisse.
— Yvan, Yvan, mon pauvre ami, ne sens-tu pas comme un malaise, ne comprends-tu pas que par ton comportement tu sapes les fondements de notre société ? Il nous est possible de consommer librement suivant nos besoins, et même un peu plus, nous aimons aussi posséder quelques beaux objets qui sont le fruit du talent des artistes, mais nous refusons l'accumulation sans fin qui déchaîne la cupidité et détourne les individus de la seule vraie beauté, celle de l'esprit. Ce que tu possèdes inutilement fera défaut à d'autres. Pourquoi toute cette nourriture que tu ne pourras jamais consommer ?
— Mais s'il y avait un jour une mauvaise récolte, une famine ?
— Arrête Yvan ! Là tu te perds à jamais. Ne sais-tu pas que vivre dans l'aisance, manger à satiété au milieu de la misère et de la faim, est peut-être la seule faute inexpiable ?
Ce crime égare les esprits, engendre le fanatisme, la violence brute, les guerres sans fin, d'innombrables sociétés ont sombré pour cette raison.
Ne t'avons-nous pas montré que le partage constitue le fondement de toute humanité ?
Yvan, les communautés humaines sont fragiles, la nôtre y compris.
Yvan, tu es devenu pour nous un danger, tant il est vrai qu'une seule pomme pourrie contamine rapidement le panier entier. Yvan, nous nous sommes trompés, et bien que cela ne soit pas entièrement de ta faute, tu n'es pas prêt.
Nous sommes forcés de te renvoyer dans ton monde.
Mais tes enfants resteront avec nous, il serait trop injuste qu'ils payent pour tes erreurs, eux qui n'ont même pas demandé à naître.
Nous en prendrons grand soin, que cela soit pour toi une consolation.

Yvan sentit le sol se dérober sous lui et se retrouva dans son lit, dans son ancienne masure, au lever du jour.
— Quel songe étrange, se dit-il.
Mais sa femme avait rêvé comme lui, et les enfants n'étaient plus là…
Et c'est ainsi que depuis plus de vingt ans, Yvan monte chaque matin au sommet de la colline, où l'Aigle n'est jamais revenu…

Les cendres refroidissaient lentement dans l'âtre, la conteuse s'était allongée et les femmes s'empressaient délicatement autour d'elle. L'assistance commençait à se disperser et chacun lui adressait un petit signe amical auquel elle répondait par un sourire.

L'évocation avait été si puissante que tous ressentaient l'échec d'Yvan comme le sien propre, tous comprenaient maintenant que ce récit était bien plus qu'un conte, un avertissement assorti d'un espoir. Tous savaient aussi que cette soirée n'était qu'une étape sur la route qui devait la mener vers cette grande ville où, le dernier soir de l'année, elle s'adresserait à la foule, en compagnie d'autres conteurs prestigieux.
Ils diraient que l'Univers est depuis l'aube des temps le théâtre d'une lutte entre le chaos et l'harmonie, entre l'amour et la haine, entre l'ignorance et la raison, entre la laideur et la beauté.
Ils diraient que chacun est au centre de ce combat, que le sort de l'Univers se décide aussi à travers le plus faible, le plus misérable d'entre nous.
Déjà on racontait que sorties des bidonvilles, des camps, des prisons, des foules énormes se dirigeaient vers le rendez-vous, vers un espoir.
Les pouvoirs en place avaient tenté d'endiguer cette vague déferlante mais, débordés, les soldats s'étaient joints aux millions de marcheurs et le Président était depuis plusieurs jours prisonnier en son palais.
La grande roue de l'histoire s'était mise en marche, balayant tout sur son passage, le temps des changements était venu, et peut-être l'avenir ne serait-il pas maudit.
Peut-être…

Bernard BLAVETTE

Prolégomènes :
Oui. Je sais, je le sais,
il faudra tout changer:
L'homme. La société.
- J'ai refermé la porte,
attristé d'impuissance.
Aujourd'hui,
mais demain ?
Volontaire ou contraint,
écoutez ma chanson,
«Mourir ou partager»
en sera le refrain.

*

Poème

La porte

Disposer d'une porte
donnant sur un jardin.
L'ouvrir au petit matin,
quand une brise apporte
des fragrances de terre
et d'été finissant.
Quand une brume fine,
dans la douce lumière,
entre soleil et lune,
estompe les contours
et les frondaisons brunes.
Privilège ?
Injustice ?

Il y a tant de portes
ouvrant sur des paliers
combien désespérants !
À la peinture sale,
aux plâtres fissurés,
à la lumière pâle,
à l'ascenseur tagué.
J'en connus quelques uns.
Le palier, c'est le sas
du silence à la ville.
Et pour des masses
d'hommes à la peine,
en quittant leur amour,
il ouvre sur la haine.

*

Je voudrais partager...
le bleu, le vert, les roses.
Partager mon jardin.
Tous les hommes sont frères,
c'est une bonne cause.

Rémy MOURIN.

Votre mensuel, dont j'ai été autrefois lecteur assidu, m'a souvent aidé dans mon enseignement en France et à l'étranger. Je vous demanderais de m'envoyer un N° spécimen pour voir l'évolution de la revue… je pourrai soit m'abonner, soit l'acquérir par abonnement trimestriel, selon mes maigres possibilités financières actuelles de retraité mal loti.

G.R., Metz.

Réponse : ce numéro vous est adressé, et si vous êtes intéressé par un abonnement, la souscription permanente qu'alimentent nos fidèles lecteurs peut vous l'offrir.

***

Je profite de ce courrier pour vous dire que j'apprécie beaucoup la lecture des articles publiés dans votre revue : continuons le combat pour une société basée sur une économie solidaire !

F. B. Nanterre.

Ci-joint mon abonnement pour 2016. Merci au journal pour ses précieuses pages de culture et d'information qui réprésentent ces repères lumineux permettant de s'y retrouver et espérer sortir de ce sombre tunnel dans lequel politiciens, économistes et possédants nous imposent une marche absurde et dangereuse. Malgré les tristes événements, nous ne pouvons que souhaiter que les peuples restent lucides et solidaires afin de s'opposer à toute violence et tentative d'instauration de régimes totalitaires

A. L., Publier.

***

Voici le renouvellement de mon abonnement, avec toutes mes félicitations pour votre œuvre d'intérêt public.

R.C., Narbonne.

***

On ne vous remerciera jamais assez du travail que vous accomplissez.

M. W., Liège, Belgique.

***

Avec toute mon admiration pour votre important travail d'information et de désencrassage de cerveau.

A. R. Nantes.

***

Sans cette saine lecture, nous n'aurions pas la même vision du monde. Nous souhaitons beaucoup que vous puissiez encore longtemps enrichir nos esprits.
Dans le numéro de Novembre, la lecture des textes est particulièrement intéressante, surtout celui de François Chatel auquel nous adressons toutes nos félicitations, c'est dans les écoles que ce texte devrait être proposé.

R. et Y. G.,Tonnay-Charente.

La Poste vient de nous avertir qu'elle va augmenter nos frais de port à partir du 1er janvier prochain. C'est son cadeau de nouvel an.
Mais nous allons maintenir le plus longtemps possible les tarifs de nos abonnements.

TARIFS D'ABONNEMENT (11 numéros par an)

FRANCE, *régime intérieur pour la Poste.* ..... 23 euros.
(soutien : + 14 *euros par an, par exemplaire en plus, chaque mois)*
DOM ..... 26 euros.
TOM ..... 29 euros.
INTERNATIONAL, *suivant les zones redéfinies par la Poste au premier janvier 2014 :*
Zone 1 (Bénélux, Espagne,R-U, Suisse, …) ..... 29 euros.
Zone 2 (autres pays européens) ..... 27 euros.
Zone 3 (Canada, États-Unis,…) .....30 euros.
Zone 4 (Afrique, Amérique du Sud,…) .....30 euros.

RÈGLEMENTS :

par chèque bancaire ou postal, établi à l'ordre de
LA GRANDE RELÈVE
et envoyé
88 Bd CARNOT
78110 LE VÉSINET
FRANCE
N° de compte à la banque postale 1340239M020
IBAN : FR10 2004 1000 0113 4023 9M02 016
BIC : PSSTFRPPPAR

•JE PROLONGE MON ABONNEMENT POUR
•JE M'ABONNE À ..... EXEMPLAIRE(S) DE *LA GRANDE RELÈVE* À PARTIR DU N° .....
ET VOICI COMMENT RÉDIGER MON ADRESSE *(merci d'écrire des majuscules)* :
M. Mme,ou Melle, prénom, nom : .....
immeuble (éventuellement) : .....
N° et voie : .....
code postal et commune : ..... *pays*.....
•JE COMMANDE LES OUVRAGES SUIVANTS : .....
.....
.....
POUR CELA, J'ENVOIE LA SOMME DE .....euros
PAR CHÈQUE N°..... *(préciser la banque)* : .....
DATE : SIGNATURE :

CE QUE NOUS PROPOSONS :

En résumé, nous affirmons qu'il faut rendre financièrement possible ce qui est utile, souhaitable, matériellement et écologiquement réalisable, et à cette fin, remplacer la monnaie actuelle par une monnaie qui ne circule pas donc qui ne puisse pas être "placée" pour "rapporter". Une telle monnaie, émise par une institution publique, est un pouvoir d'achat qui s'annule quand on l'utilise, mais laisse au consommateur la liberté de ses choix.

Créées et détruites au même rythme, masse monétaire et production sont alors deux flux permanents qui s'équilibrent. Ce sont les citoyens qui en définissent l'intensité en décidant démocratiquement, à l'échelle appropriée, de ce qui sera produit et dans quelles conditions, et de l'importance relative des parts à faire dans la masse monétaire pour financer la production, pour assurer les services publics (car impôts et taxes n'existent plus), et pour verser à chacun un revenu garanti qui permette à tous de vivre libres et de recevoir leur part d'usufruit de notre héritage commun.

Ainsi les décisions prises n'ont plus de retombées financières personnelles, l'intérêt général prévaut enfin sur l'intérêt particulier et la démocratie peut devenir réalité.

LECTURES POUR APPROFONDIR :

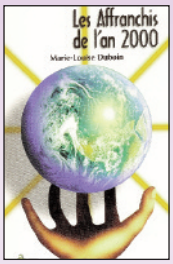
• ***JACQUES DUBOIN***

Extraits choisis dans son œuvre (1 euro).

Aujourd'hui introuvables, plusieurs de ses livres ont été numérisés, et leur texte intégral est disponible gratuitement sur notre site internet.

• ***ET SI ON CHANGEAIT ?***

Bande dessinée par J.VIGNES-ELIE (3,8 euros).



• ***LES AFFRANCHIS DE L'AN 2000***

Un roman de M-L DUBOIN qui, à l'aide d'exemples, explique les mécanismes de l'économie distributive et montre ce qu'elle apporte à la société (13 euros).

• ***MAIS OÙ VA L'ARGENT ?***

l'étude, par M-L Duboin, de la façon dont la monnaie est devenue cette monnaie de dette qui empêche toute véritable démocratie, suivie de propositions pour évoluer (édition du Sextant, 240 pages, 13 €).

• D'anciens numéros et un court résumé de nos thèses (4 pages de format A4) sont disponibles (1 euro chacun).

Tous les prix indiqués sont franco de port.

La Grande Relève

Fondé en 1935 par Jacques DUBOIN

Direction et mise en pages : Marie-Louise DUBOIN

Rédaction : les abonnés qui le souhaitent, tous bénévoles.

Les manuscrits sont choisis par le comité de lecture et ne sont pas retournés.

Imprimé par la Scop Imprimerie de Ruffié

(certifiée ISO 14001 et labélisée Imprim'Vert et Print Environnement, impression avec encre végétale sur papiers recyclés ou PEFC, sans alcool)

Adresse postale : 88 Boulevard Carnot 78110 Le Vésinet

Téléphone, *seulement le lundi après-midi*, 01 30 71 58 04

Adresse électronique : grande.releve.net@wanadoo.fr

Nouveau site internet : http : //www.economiedistributive.fr

(Tarifs au dos de cette page)